

AFRIQUE: L'EMPIRE DE LA FAIM

Du golfe de Guinée à l'Éthiopie, du Sahel au cap de Bonne-Espérance, dix-sept États affrontent la famine. René Backmann décrit les ravages des grandes sécheresses. Et Jean-Paul Mari a vécu avec les Tchadiens la faim au quotidien : « On a mangé les déchets, les sauterelles, les chenilles. Maintenant, on vole les réserves des fourmis. »

Le continent étranglé

■ Personne n'a oublié les images insupportables de la sécheresse du Sahel qui a tué trois cent mille Africains, en 1973, du Sénégal à la Somalie.

Dix ans plus tard, le fléau qui tarit les puits, grille les récoltes et vide les greniers est de retour — avec, dans son sillage, l'habituel cortège d'épidémies : choléra, méningite cérébro-spinale, peste bovine... Et, cette fois, ce n'est pas seulement la zone sahélienne qui est touchée : selon la F.A.O. — l'Organisation (des Nations unies) pour l'Alimentation et l'Agriculture —, dix-sept États, de la Mauritanie à l'Éthiopie, du Tchad à l'Afrique du Sud, vont affronter cette année un déficit alimentaire provoqué par la sécheresse.

En Côte-d'Ivoire, les feux de brousse ont détruit plusieurs milliers d'hectares de cacaoyers et de caféiers. Au Togo, au Ghana — qui a dû accueillir un million de rapatriés du Nigeria —, la récolte du cacao est désastreuse. Mêmes inquiétudes au Cap-Vert, au Bénin, au Mali. Au Tchad, qui émerge péniblement de dix-sept ans de guerre civile, la peste bovine, qui menace la moitié des 3 500 000 têtes de bétail du pays, aggrave encore la famine (voir le reportage de Jean-Paul Mari). Au Soudan, plus de trente mille animaux ont déjà péri.

A l'est du continent, l'Éthiopie, qui avait fourni les deux tiers des victimes de la grande sécheresse de 1973 et qui abrite aujourd'hui plus de douze millions de personnes en état de malnutrition, est une fois encore l'un des pays les plus gravement touchés. Même si les autorités d'Addis-Abeba ont tiré quelques leçons de l'hécatombe de 1973 et mis en place, par exemple, un dispositif d'alerte anti-famine, la poursuite de la guérilla dans le Tigré, dans l'Ogaden et en Érythrée ne facilite pas l'acheminement et la distribution des secours.

Au Zimbabwe, au cœur de l'Afrique australe, la récolte de 1982 ne dépassera pas le tiers de celle de 1980. Le pays, qui disposait en 1981 d'un excédent de maïs évalué à un million de tonnes, devra cette année importer des céréales. Au Mozambique, le niveau du fleuve Limpopo est si bas que les eaux salées de l'Océan ont envahi la basse vallée, inondant les terres agricoles fertiles de l'estuaire. En Afrique du Sud, les champs de maïs du Natal et du Transvaal paraissent avoir été ravagés par le feu. Les fermiers affirment que la région n'a pas connu pareille sécheresse depuis deux siècles, et les res-

ponsables de la production électrique prévoient des coupures de courant en août si l'eau ne remonte pas dans les retenues des barrages.

La situation est dramatique dans lesbantous-tans du Lebowa, du Gazankulu, du Venda et du Kwazulu, où huit cent mille têtes de bétail ont péri, aggravant la famine des habitants. Selon un médecin de l'université du Natal, trente mille enfants noirs mourront cette année de faim dans la province.

Depuis dix ans, la zone sahélienne a reçu plus de cinquante milliards de francs d'aide de la communauté internationale, et seule une très faible partie de cette aide a été consacrée à la lutte contre la désertification et au développement de l'agriculture. Le reste a servi à acheter des denrées alimentaires et s'est englouti dans les circuits sans fin de la corruption. Souvent,

comme le démontre René Dumont dans « l'Afrique étranglée » (1), « l'aide aboutit à augmenter le besoin d'aide extérieure ». Faute d'argent, d'outils, de semences, d'engrais et d'espoir, les paysans africains finissent par renoncer à cultiver leurs champs et viennent grossir les immenses bidonvilles de chômeurs, à la périphérie des capitales. Quelques millions de dollars de plus ne suffiront pas à briser le cercle vicieux du sous-développement.

En attendant, cinquante millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont menacés par la famine, du golfe de Guinée à la Corne de l'Afrique et du Sahel au cap de Bonne-Espérance. Et trois millions d'entre eux mourront dès les prochains mois si une aide urgente ne leur est pas fournie.

R. B.

(1) Seuil.

Tyalo-Zoudou, village de la mort lente

■ Cassée en deux, les yeux à fleur de sol, la vieille femme noire gratte le petit monticule de terre moulu. Le vent sableux de l'harmattan (1) qui souffle sur le Tchad fouette son corps noueux, immobile comme une souche calcinée, minéralisée par le temps. Seule concession à l'économie de gestes, les mains poussent un éclat de bois prudent. La motte éventrée découvre des galeries vides. La vieille secoue lentement la paille de fer de ses tresses crépues et ramasse ses instruments : un balai de brindilles, un morceau de calebasse et un tamis. Longue quête entre les buissons pour trois autres étapes inutiles. Dans la quatrième, enfin, le balai disperse des grappes de fourmis en pleine activité. Chaque galerie, dénudée, est vidée de ses réserves. Soigneusement recueilli dans la calebasse, l'amalgame brun laissera, une fois tamisé, moins d'un dé à coudre de grain : une journée de travail pour un bol de mil souillé.

Aux temps oubliés de la récolte, les insectes ont récupéré un à un les grains abandonnés par les paysans ; aujourd'hui, voilà les humains réduits à piller les fourmilières au ventre de la terre.

« On a mangé les déchets de mil, les sauterelles, les chenilles... Maintenant, les gens volent les fourmis et arrachent les feuilles de savon », souffle Erbi, le chef du village. Bouilli, le feuillage de l'arbre savonnier laisse un goût de lessive et des diarrhées violentes mais il épaissit un peu le « bol ». Pas assez : en un mois, trois

femmes sont mortes. « Elles ont duré sans goûter le mil. » (Traduction : voilà trop longtemps qu'elles ne mangeaient plus que des feuilles.)

Erbi regarde la montagne. Autrefois, la tribu des Dangaleat vivait sur les hauteurs. Farouches, durs à soumettre, les Hadjarai — le peuple des montagnes — ont dû se résoudre à les quitter. À vingt-cinq ans, Erbi ne connaît que le plateau. Paysage ras, pelé, pavé de roches de cendre ; taché de plaques de gale brune d'une végétation anémiée. Terre brûlée, sinistrée comme après le passage d'une marabunta africaine (2).

Avant, racontent les anciens, la forêt était verte, les arbres hauts et forts, la plaine fertile. Depuis, l'avancée régulière du désert a transformé chaque village en château fort de la soif. Pas une saison des pluies décente en dix ans. Lors des deux dernières, terribles, la terre, par endroits, n'a pas reçu plus d'eau que les sables du Niger. Plus au nord, pas une goutte n'a touché le sol : une éponge au soleil.

Ici, on sème dès les premières pluies de mai. Cinq mois plus tard, la récolte, mise en réserve, permet logiquement de bien vivre pendant les longs mois d'hiver de la saison sèche et de faire la soudure avec l'automne nouveau. Une chaîne fragile, pulvérisée coup sur coup par deux récoltes pratiquement nulles, séchées sur pied.

Erbi regardé Tyalo-Zoudou, son village situé dans le secteur de Guera, le plus touché par la famine. Pour l'atteindre à cinq cents kilomètres

(1) Vent du désert, sec et chaud, chargé de poussière.

(2) Invasion de fourmis rouges.



Distribution de riz à des enfants au Tchad
Ils reviennent squelettiques deux mois plus tard

au nord-est de la capitale, N'Djamena, il nous aura fallu vingt heures de pistes défoncées. Une sortie de route, trois crevaisons, des contrôles de police interminables : « *Un minimum* », m'explique-t-on.

Noyé dans sa gandoura bleue trop grande, Erbi esquise un geste flou vers les toits de chaume éventrés et les Calebasses brisées. Devant les cases vides, les énormes jarres à mil sonnent creux sous la main. Impuissant, il a vu les familles fuir une à une le village qui comptait autrefois six mille habitants.

En quelques mois, Tyalo-Zoudou s'est saigné de la moitié de ses forces. Les hommes partent les premiers vers le sud ou les grandes villes pour « *casser le fagot* » (faire du bois) ou transporter les autres d'eau ; et cela pour moins de deux francs par jour, de quoi payer un bol de mil et entretenir le vain espoir de retrouver bientôt le village. Les champs abandonnés sont condamnés à la stérilité. De toute façon, les dernières semences sont mangées depuis longtemps.

« *Les coupeurs de route nous volent les dernières vaches* », gronde un paysan. Les coupeurs de route ? Des bandes de soldats oubliés, devenus pillards de grand chemin, un reliquat des troupes d'Acyl Almat, hostiles à l'actuel gouvernement de Hissène Habré. Rebelles ou bandits ? Quelques dizaines ou quelques centaines ? En majorité arabes, en tout cas, ils mitraillent les voitures isolées, pillent les camions et vivent sur l'habitant. Terrés dans la brousse le jour, ils débarquent dans les cases le soir, imposent des rançons démesurées et brûlent les villages qui ne peuvent pas payer.

A Tyalo-Zoudou, on raconte l'histoire récente de ce vieux cavalier retrouvé nu, la face contre terre, sur le chemin. Après une longue course, le vieillard a été égorgé au couteau, « *pour économiser les balles* ». Le cheval du coupeur de route était plus rapide. « *Ils tuent pour deux cent cinquante francs C.F.A. : cinq francs français.* »

Régulièrement, l'armée nettoie le terrain. Le dernier accrochage a fait huit morts chez les « *rebelles* ». Mais pour tous nos déplacements, les autorités nous imposaient deux combattants. Kalachnikov et ceinture de gris-gris. Un matin,

une heure avant le passage de notre Land Rover, un camion a sauté sur une mine.

La sécheresse, la peste, les coupeurs de route... C'est trop ! Légendaire, la solidarité africaine est morte. Des enfants au ventre trop gros peuvent bien mâchonner des feuilles de savonnier ; dans la case voisine, on protège jalousement les derniers bols de grains, capital de force pour ceux qui travaillent la terre. « *Avant, on partageait* », souffle Erbi. Il s'interrompt : un groupe de villageois s'approche pour la palabre. « *Si le lait doit continuer à manquer, disent-ils, le chef ne doit pas nous le cacher, nous partons.* » Le lait, un litre par adulte, est distribué par la Croix-Rouge de Mongo, une ville à quatre heures de marche.

« *Rupture de stock* », confirme Lydia, la responsable. *La demande augmente sans arrêt. Téléx à Genève, accord, confirmation, départ du convoi... L'urgence, c'est long !* »

Une aide saupoudrée

Les murs du centre nutritionnel sont couverts de slogans arabes, souvenir de la période d'occupation libyenne. Les placards de l'ancien centre culturel sont encore bourrés de vieux bouquins de propagande. Sur une étagère, une couverture verte à croissant blanc : « *le Pèlerinage à La Mecque* », en français.

A même la terre battue, une centaine de femmes et d'enfants attendent la distribution de riz enrichi. Des nattes tendues entre les arbres protègent la cour des regards extérieurs ; ici, l'interdit frappe le repas des femmes en public. « *L'été dernier, on nourrissait sept cents personnes. La cohue ! Il fallait se battre pour les empêcher de renverser les gamelles, ils avaient peur qu'il n'y en ait pas assez pour tous.* » Lydia s'approche d'une femme — seize ans, trois enfants —, presse à pleines mains un sein trop long. « *Ça va mieux, le lait revient.* » Opération de sauvetage à court terme ; quand les enfants quittent le centre, ils reviennent squelettiques deux mois plus tard.

A l'hôpital, Yann — de Médecins sans Frontières — a décidé de ne plus renvoyer chez eux les tuberculeux même guéris. « *Avec la malnutrition, la moindre rougeole est mortelle.* »

D'autant que la coutume veut que l'enfant atteint soit abandonné sur un lit de sable, sans une goutte d'eau mais avec des rondelles d'oignons sur les yeux. Lèpre, tuberculose, méningite, cécité.

Depuis un an, trente-sept médecins sans frontières ont entrepris de relancer les structures sanitaires du pays. Au pied des falaises de l'Ennedi, l'équipe de surveillance médicale a dû fournir pelles et pioches. Pour trouver les nappes d'eau, les paysans s'arrachaient les ongles à creuser des puits de vingt mètres. Avec pour seule carte la mémoire des vieux, pour tout équipement une pointe de bois et une échelle d'écorce d'arbre, on gratte à la recherche de la nappe. Au fond, après trois semaines d'effort, les Calebasses raclent la flaque, remontent trois à cinq litres d'eau. Pour abreuver un troupeau, les hommes se relaient jour et nuit. Rapidement, le puit est asséché ou s'écroule faute d'étais... et le travail reprend un peu plus loin. Vu d'avion, les « *routes bombardées* » truffées d'alvéoles ne révèlent que des champs de puits morts.

Erbi regarde le ciel et la piste. Le ciel attend la pluie. Il ne faut pas qu'elle vienne trop tard : une mauvaise récolte de plus, et la terre oubliera jusqu'à la trace de l'homme. Mais pas trop tôt non plus ; sinon, des murs d'eau interdiront la piste aux camions de l'aide internationale.

« *Riz, blé, sorgho, maïs... L'aide globale est de cinquante mille tonnes sur un déficit total estimé à cent quatre-vingt-treize mille tonnes par la F.A.O.* » Dans son bureau de la capitale, un responsable des Nations unies aligne les chiffres. L'aide suffit pour faire la soudure, à condition qu'elle parvienne à temps. Jamais le Tchad n'a reçu un soutien d'une telle ampleur, mais l'aspect logistique est un cauchemar. D'abord, l'acheminer d'Europe, du Proche-Orient, des Etats-Unis. Puis vers l'intérieur du pays. De N'Djamena à Abeché, dix jours de camion, s'il n'y a pas d'accident ni de panne et à condition qu'il y ait de l'essence.

« *En décembre, on manquait de camions. On vient d'en recevoir cinquante-six. Mais le transport reste une opération gigantesque, hors de prix. A l'arrivée, soixante-quinze dollars par tonne et par kilomètre... De la capitale à l'est du pays, il y a huit cents kilomètres. Calculez ! Actuellement, le transport de 40 % de l'aide n'est pas assuré et un appel urgent d'un million six cent mille dollars est resté sans réponse.* »

Si, au moins, l'aide, pour des nécessités politiques, n'était pas saupoudrée dans tout le pays, même dans les régions épargnées. Si les paysans prospères du Sud ne cédaient pas leur récolte aux commerçants nigériens et camerounais qui la revendent chez eux avec d'énormes profits.

« *Le temps joue contre nous. Dix mille tonnes sont déjà arrivées, dix mille autres sont proches, mais il en faudra encore trente mille qui ne seront pas là avant mai-juin, à la limite de la saison des pluies. La soudure, cet été ? On fera ce qu'on pourra.* »

Le représentant de l'O.N.U. pose sa règle. En privé, il admet qu'il ne sera pas possible de renouveler un tel effort l'année prochaine : trop grand, trop complexe... Et puis, à quoi bon répéter indéfiniment l'opération d'urgence ? Pour le Tchad, il faut maintenant penser en d'autres termes : développement, financement à long terme, plan d'ensemencement... D'ailleurs, lui-même et son équipe quitteront N'Djamena en septembre.

A cinq cents kilomètres de là, sur son plateau brûlé, Erbi, chef du village de Tyalo-Zoudou, regarde le ciel et la piste... la piste et le ciel.

J.-P. M.